

*Pilules de lactate de fer.*

Prenez : Lactate de fer. . . } ana un gramme.  
 Poudre de guimauve. . . }  
 Miel. . . . . S. Q.

Pour 20 pilules que l'on argenterait aussitôt, ou bien que l'on recouvrirait de gélatine fondue, selon le procédé de M. Garot.

Je donne cette formule, qui peut, sans nul doute, être modifiée dans ses doses, uniquement pour avertir les praticiens qu'il y aurait de l'inconvénient à mettre en contact avec le lactate de fer, dans une masse pilulaire, des extraits astringents, ou d'autres sels capables de le décomposer.

(Bulletin de Thérapeutique, mai.)

17. *Expériences toxicologiques sur une substance inconnue*; par M. le docteur BRIÈRE DE BOISMONT.

Il y a environ deux ans, je publiai, dans un numéro du *Journal des Débats*, quelques détails sur la composition du hashish, d'un usage si général en Orient, et qui avait produit chez trois jeunes négociants de Marseille des effets fort remarquables.

Ce fait, qui avait alors excité la curiosité, était oublié comme tant d'autres, lorsque je reçus avant hier de M. A. de G., connu par sa traduction de Plin dans la belle édition des classiques latins de M. Panckoucke, l'invitation d'assister à des expériences produites par l'ingestion d'une substance qui déterminait, disait-on, tous les phénomènes qu'on avait observés chez les adeptes du vieux de la Montagne.

Lorsque j'arrivai, la réunion se composait d'environ trente personnes, parmi lesquelles je citerai MM. Esquirol, Ferrus, Cottureau, Bussy, professeur à l'école de pharmacie; les autres étaient des hommes de lettres, des savants, des artistes. Il y avait là par conséquent tous les éléments d'une bonne observation, et la certitude que l'expérience serait réelle.

Obs. — Trois personnes avaient pris la liqueur à onze heures, MM. A. K., romancier célèbre, d'une organisation très-forte; D., avocat, un des meilleurs élèves de l'Université; et B., peintre et musicien. Deux heures s'étaient écoulées et aucun effet sensible ne s'était encore manifesté. Une nouvelle dose fut administrée. Une demi-heure après, voici les phénomènes que nous observâmes sur deux de ces messieurs: M. A. K. a résisté à l'action de la substance, et n'a de son aveu, éprouvé qu'un léger serrement de tête et d'épigastre; peut-être aussi le second repas qu'il a fait, car les trois expérimentés avaient déjà déjeuné, a-t-il entièrement neutralisé la substance.

On avait négligé de constater l'état du pouls au début de l'expérience; son accélération plus tard et

l'état de la pupille ont suffisamment démontré les effets de la substance.

M. B., le premier chez lequel les effets du médicament se firent sentir, éprouva de l'aridité à la gorge et des tiraillements dans les jambes; le pouls battait 96 pulsations par minute; la figure était injectée. Bientôt M. B. ferma les yeux pour mieux se recueillir; ses idées lui semblaient se développer avec une extrême rapidité. Un moment il offrit le singulier phénomène de l'homme double, qu'on avait déjà constaté chez d'autres expérimentés; il entendait, disait-il, la musique d'un côté et les conversations de l'autre; mais ce fait ne persista point. La musique, qui était faite par M. C., premier prix du Conservatoire, n'a point paru agir d'une manière appréciable sur les expérimentés. Les pupilles étaient alors très-dilatées. Interrogé par les assistants sur ce qu'il éprouvait, M. B. disait qu'il avait des sensations voluptueuses. Il devenait très-gai, par suite de son bien-être et de l'activité qui le travaillait. Il aurait voulu être seul dans un endroit sombre; il avait une répugnance invincible à parler, à faire quelque chose; toutes les figures lui paraissaient ridicules.

Jusqu'alors M. B. s'était entretenu avec les autres personnes; il allait, se promenait, riait quelquefois aux éclats; mais ses actions étaient tout au plus celles d'un homme fortement excité par une liqueur; tout à coup il se précipite sur un canapé, ne veut plus répondre, supplie qu'on le laisse tranquille; il ne veut point être troublé dans les sensations délicieuses qu'il éprouve; il a des mouvements spasmodiques des membres, du diaphragme; il soupire, gémit, pleure et rit tour à tour. Le pouls bat 120 fois par minute; la figure est fortement colorée. Un sentiment d'inquiétude se manifeste parmi les assistants; mais il est promptement dissipé, en entendant M. B. répéter à différentes reprises qu'il est très-heureux, qu'il n'éprouve aucune souffrance. M. le docteur Cottureau suit avec le plus grand soin le développement des symptômes; il paraît constant que M. B. n'a que des sensations agréables qu'il rapporte à l'hypogastre. Tous les phénomènes qu'il présente sont ceux de l'extase; ses traits annoncent le plus grand bonheur; il ne peut trouver de termes pour exprimer ce qu'il sent; il ne voudrait pas sortir de cet état, il est si heureux! «Que je remercie celui qui m'a fait prendre ce délicieux breuvage.» «Confiez-moi ce que vous éprouvez, lui demande un des assistants.» «Je ne puis le rendre.» L'influence du tempérament de M. B. se fait remarquer dans cette expérience; il est surtout porté à la sensibilité. Mais, en lui parlant de choses gaies, en lui montrant des images riantes et agréables, ses idées se mettent aussitôt en harmonie avec ces objets, il rit aux éclats et montre une grande gaité, il est évident que, dans ce cas, l'expérimenté subit l'influence de la personne qui lui parle, et que celle-ci pourrait lui imprimer la direction qu'elle voudrait. M. B. a agité dans cette expérience une acuité d'oreille excessivement remarquable; il entend très-distinctement ce qu'on dit loin de lui et à voix basse. Au milieu de son extase, il n'a perdu ni le sentiment des personnes, ni celui des choses: il répond juste à toutes les questions qu'on lui adresse, connaît ceux qui l'environnent; mais on voit que c'est avec peine

qu'il parle; il serait bien plus heureux qu'on l'abandonnât à son extase. A quatre heures et demie, le pouls est à 90 pulsations; les rêveries extatiques continuent; il n'a plus de corps, son esprit est tout à fait libre, et cependant il a des sensations délicieuses. M. A. de G. dit qu'il va lui faire prendre un antidote pour le ramener à son état naturel; suivant lui, ce sentiment de bien-être durera un jour ou deux. Toutes les personnes que j'ai interrogées, et qui ont été soumises à l'expérience, m'ont assuré qu'elles n'avaient eu les jours suivants aucun malaise; et que ce sentiment de bien-être s'était prolongé pendant deux à trois jours.

M. D...., le second expérimenté, est arrivé avec la conviction que la substance ne produira aucun effet sur lui et avec la ferme volonté de résister à son action. Pendant deux heures et demie, aucun symptôme n'a lieu. La physiologie de M. D.... est fort grave. Il est d'un caractère sérieux, rit rarement, il se livre habituellement à des études métaphysiques.

Vers les deux heures, son pouls s'accélère (100 pulsations); il a des battements de cœur fréquents. Plusieurs personnes ont éprouvé des palpitations. M. D.... jusqu'alors fort calme et qui causait de sujets fort différents avec les personnes de la réunion, s'écrie qu'il est dans le délire; il se met à chanter, prend son crayon, et cherche à rendre les sensations qu'il éprouve; voici quelques fragments de ses notes: *C'est drôle; mes sensations sont très-vives; et ce qui m'a décidé à prendre cet excellent breuvage, c'est que je puis sans crainte être utile; je suis singulier. Les voilà qui rient de moi, je renonce à écrire.* Il jette son papier. Le délire éclate. Les traits de M. D.... sont devenus très-mobiles; il a un rire sardonique, l'expression de l'œil est animée, la figure est colorée, le pouls bat 120, la pupille est dilatée. Comme le précédent, il a l'air excessivement content; il rit, chante, parle avec une volubilité extrême. Les idées se suivent avec rapidité, c'est le désordre du maniaque gai. Mais au milieu de cette abondance, de cette mobilité, de cette inconstance d'idées, on voit cependant dominer celles qui font la base de ses études. Ces sujets sérieux sont entremêlés de plaisanteries, de bons mots, de calembourgs. La langue est sèche; il crachotte souvent; les extrémités inférieures sont agitées de mouvements convulsifs légers. L'expérimenté en fait lui-même la remarque, et dit: voilà une folie bien singulière. Comme MM. A. K.... et B...., il a une finesse extrême de l'ouïe et de la vue. Il confond le temps et l'espace, mais reconnaît toutes les personnes présentes et répond très-juste par moments aux questions qu'on lui adresse. Il tire sa montre et dit, avec le plus grand calme: il est telle heure. Il a une multitude d'idées qui se pressent dans sa tête; il ne trouve pas de termes pour les exprimer. Je voudrais, dit-il, que vous m'ôtassiez une oreille et un œil pour me donner une langue de plus, afin de vous exprimer ce que je sens.

Le pouls descend, il est plus mou et ne bat que 90 fois par minute. Le délire continue; on lui donne de l'eau; il s'écrie: cela fera venir des grenouilles qui avaleront la liqueur. Les phrases se succèdent incohérentes avec une mobilité et une volubilité inconcevables.

La forme du délire de M. D. change; il s'assoie dans un coin, ferme les yeux, et se parle à lui-même; il a l'air d'un inspiré. Nous l'entourons, il parle de sciences, donne des définitions; puis comme un homme qui prélude et s'essaie, il prononce quelques mots entrecoupés et récite tout à coup une vingtaine de vers fort harmonieux. La conviction où nous sommes que ces vers sont connus nous empêche de les recueillir; mais bientôt nous lui demandons si Victor Hugo n'en est pas l'auteur, il répond que non; ils sont donc de vous, il fait un signe d'assentiment. Sa physiologie exprime la gaité, la satisfaction; la peau a pris une teinte très-pâle, le pouls a 100 pulsations, les yeux sont fermés; il les ouvre sur la demande de son frère, la pupille est moins dilatée.

Il abandonne l'improvisation pour parler des pays étrangers. On nous avait affirmé que les expérimentés voyaient se développer le phénomène de seconde vue. M. D. décrit parfaitement comme présentes les contrées et les villes qu'il a visitées; il se rappelle les particularités qu'il a observées dans ses voyages; ainsi il nous dit qu'il voit élever les pierres du Panthéon de Naples, et nous peint d'une manière fort poétique les sites et les campagnes qui ont frappé son attention; mais, malgré toutes nos questions, il ne peut nous faire la description des endroits qu'il ne connaît pas. Il aperçoit des objets qui n'existent pas. Son frère lui demande s'il voit dans son cerveau; non, il est vide; puis il ajoute: comment veux-tu que je voie dans ton cerveau, il y a des voiles, des objets entre lui et moi. Il se lève ensuite en disant: tout cela est un rêve, cet état d'aberration a donné une impulsion plus vive à mes idées, mais n'a rien ajouté aux connaissances que j'avais. Le délire, qui pendant quelque temps avait lieu sur une série d'idées, redevient général. M. D. chante, rit, parle avec une grande vivacité; il n'a aucune souffrance; il se dit bien heureux. Cet état continuait à quatre heures et demie, lorsque je l'ai laissé; le pouls donnait 90 pulsations; la sputation continuait; M. D. avait souvent besoin de boire. Chez M. D. l'interlocuteur pouvait également le faire parler et agir comme il voulait.

Il serait impossible de nier que les substances prises ont déterminé chez deux des personnes qui se sont soumises à l'expérience des phénomènes fort curieux, qui se sont résumés chez l'une d'elles en un délire extatique, et chez l'autre en une véritable manie. Aucun symptôme de douleur ne s'est manifesté pendant l'expérience; ces personnes paraissent, au contraire, parfaitement heureuses, et elles n'ont cessé de faire une peinture délicieuse des sensations qu'elles éprouvaient. Mais en voyant leur état d'excitation, tout le monde a été d'avis que ces expériences ne sauraient être renouvelées sans inconvénient sur le même sujet, et que de pareils symptômes devaient nécessairement produire une sur-excitation morbide ou un affaiblissement du système nerveux. L'influence que les individus qui entourent l'expérimenté peuvent avoir sur lui ne mérite-t-elle pas une grande attention? Si comme les phénomènes observés semblent l'annoncer, cette substance qu'on n'a pas voulu faire connaître, a la plus grande analogie avec celle que le vieux de la Montagne donnait à ses fanatiques, ne doit-on pas

craindre qu'elle ne produise des résultats fâcheux. On sait d'ailleurs à quelle condition misérable sont réduits en Orient les malheureux qui fument l'opium. L'usage du hashilt, boisson énivrante obtenue par la distillation des pistils du chanvre paraît avoir déterminé des effets non moins graves. La perte momentanée de la raison, quoique librement consentie, n'est-elle pas d'ailleurs un spectacle douloureux? En tout état de cause, la composition du breuvage de M. A. de G. doit être soumise à l'Académie de médecine, et nulle expérience ne doit être permise sur les malades, avant que les éléments de cette drogue ne soient parfaitement connus. N'oublions pas que Madden et Desgenettes virent à l'hôpital du Caire plusieurs aliénés qui n'avaient perdu la raison que par l'usage du hashilt.

(Gazette médicale de Paris, n° 18.)

18. *Expériences relatives à l'action du tabac sur les animaux empoisonnés avec l'acide arsénieux*; par M. FLORIO.

L'auteur, convaincu par un grand nombre d'expériences, qu'un grain et quart d'arsenic, ou 24 grains de feuilles de tabac suffisent pour produire la mort d'un lapin, donna à quatre lapins du même âge un grain et quart d'arsenic (pour chacun), et en même temps 5, 6, 12 et 24 grains de feuilles de tabac. Or, il observa que ces animaux, qui avaient pris ainsi un double poison, mouraient d'autant plus vite que la quantité de tabac sur-ajoutée était plus considérable. si bien qu'il se croit autorisé à conclure que le tabac n'est pas, comme on l'a pensé, un antidote de l'arsenic; mais que son action est de même nature que la sienne.

Toutefois, ainsi que le remarque le rédacteur, pour avoir plus de précision dans les résultats obtenus, il aurait fallu donner le tabac plus tard, au moment où se manifestaient les symptômes d'intoxication arsenicale.

Et nous ajouterons, nous, que de ce qu'un poison sur-ajouté à un autre n'arrête pas ses effets, mais rend la mort plus prompte, on ne peut rigoureusement conclure que son action soit la même; ceci s'applique, et au cas spécial dont il s'agit, et à d'autres circonstances qui peuvent se présenter fréquemment en médecine légale.

(*Observatore Medico.*)

19. *Cas d'empoisonnement de plusieurs membres d'une famille résidant à la campagne, pour avoir mangé des champignons vulgairement appelés oronges*; par M. PALLOIS.

M. O..... père habitait, depuis le commencement de la belle saison, sa maison de campagne, avec sa

femme et sa nièce. Il avait aussi, depuis quelques jours, son petit-fils et sa petite-fille: une jeune fille de 23 à 26 ans les servait à titre de cuisinière.

En se promenant dans son verger, M. O..... remarqua des champignons, qu'il cueillit et qu'il fit apprêter à l'huile et aux fines herbes. Son fils vint le voir ce même jour, et mangea des champignons, qui furent servis à six heures du soir.

Le lendemain matin, M. O..... fils éprouva quelques coliques, puis il eut des vomissements et des déjections alvines; il envoya chercher M. Pallois, regardant seulement cette incommodité comme une simple indigestion. Il avoua cependant avoir mangé des champignons dont il ne connaissait pas l'espèce; mais il ne témoigna aucune inquiétude sur leur propriété. Le médecin prescrivit le repos et l'usage de boissons délayantes et de lavements émollients.

Le même jour, à 11 heures du matin, on vint chercher M. Pallois pour donner des soins à M. et à M<sup>me</sup> O..... et à leur petit-fils qui étaient incommodés.

L'enfant, qui avait été le premier malade, avait eu, dès le matin de bonne heure, des vomissements et des selles abondantes d'aliments mal digérés, accompagnés de coliques, de pâleur de la face et de refroidissement des extrémités.

M<sup>me</sup> O..... était aussi incommodée, depuis le matin, par des vomissements et de la diarrhée; elle avait peu de coliques, mais elle souffrait des douleurs d'estomac. Cette dame, d'une santé délicate, est sujette à des digestions pénibles.

M. O..... père avait bien passé la nuit. Il était sorti, dès 6 heures du matin, pour se promener dans le jardin et dans le parc; mais, sur les 8 heures, il se sentit incommodé. Lorsqu'il rentra, il était pâle et se plaignait d'anxiétés et d'envies de vomir; il se coucha, on lui donna une infusion de thé, et il ne tarda pas à vomir des matières muqueuses et verdâtres, avec quelques parties d'aliments mal digérés. Il eut ensuite des selles abondantes demi-liquides, dans lesquelles on avait remarqué des fragments ou morceaux d'apparence spongieuse et de teinte verdâtre; ces produits avaient été jetés.

Il eut ensuite des déjections alvines répétées de matières d'abord épaisses et ensuite presque aqueuses, de teinte verte, puis noirâtre, mais sans douleurs de ventre considérables. Sa figure était pâle, ses pieds et ses mains refroidis.

Les informations sur ce qui avait précédé et la présence de fragments de champignons dans les selles ne laissèrent plus de doute au médecin sur la cause de cette série d'accidents.

Les vomissements furent remplacés par de simples vomituritions, mais avec faiblesse générale; il survint une soif ardente, avec sécheresse âpre de la gorge et de la bouche; des crampes aux mollets et à la plante des pieds; la face était contractée et pâle, les membres étaient refroidis et livides, l'urine était supprimée et le pouls s'éteignait. La nuit se passa dans cet état, avec des intervalles d'affaissement, mais sans assoupissement ni délire; la connaissance était parfaite.

Le lendemain matin et dans le reste de la journée, les symptômes parurent s'amender un peu; mais, vers le soir, pendant la nuit, et surtout le jeudi ma-

tin, les accidents reparurent avec une intensité désespérante. Les déjections alvines, tout à fait liquides, étaient teintées d'un sang noir foncé; la contraction des traits de la figure, l'aphonie, la cyanose d'un bleu foncé, le froid glacial de la face et des membres, offraient l'aspect effrayant de la dernière période du choléra-morbus. Sur les 6 heures du soir, l'affaissement fit des progrès rapides; le malade conservait cependant encore sa connaissance: il succomba à 8 heures, après une légère agonie stertoreuse de 30 à 40 minutes de durée.

M. O..... fils, qui avait été, après son malheureux père, le plus violemment incommodé, éprouva pendant cinq jours de suite, mais à des degrés insensiblement décroissants, des coliques, des vomituritions des selles muqueuses, de teinte verdâtre, sanguinolentes; il eut, le quatrième jour, une selle de sang presque pur, des refroidissements accidentels des membres, de la tendance à défaillir. Pendant la durée de ces accidents, le symptôme qui a le plus fatigué M. O..... fils était une insomnie, qui fut en vain combattue par de légers hypnotiques.

M<sup>me</sup> O....., qui avait été gravement incommodée, eu égard à sa complexion, éprouva une réaction fort heureuse. Les vomissements et les selles cessèrent entièrement le quatrième jour; il y eut de la fièvre et une chaleur halitueuse; une céphalalgie obtuse et fatigante fut puissamment soulagée par une saignée du bras de 4 onces.

Le petit garçon vomit pendant trois jours de suite, mais seulement les boissons qu'il prenait; il eut des selles aqueuses de teinte grisâtre, sans de grandes coliques. Il est resté faible et pâle, et a commencé à prendre un peu d'aliments légers dès le cinquième jour de l'accident.

La cuisinière, en lavant, le soir, la vaisselle qui avait servi au repas, avait jeté quelques morceaux restés sur les assiettes. Ces restes ont été mangés par un jeune chien de chasse, qui a succombé au bout de 10 à 12 heures de vomissements, d'angoisses et de convulsions. Un chat a eu le même sort.

*Thérapeutique employée.*—M. Pallois s'est borné à favoriser la déplétion au moyen des boissons théiformes, de l'eau sucrée avec un peu d'eau de menthe poivrée, à débarrasser le ventre par des demi-lavements laxatifs huileux. M. O..... père avait, selon lui, assez vomi et assez été à la garde-robe pour qu'on pût s'abstenir de vomitifs et de purgatifs.

Il tenta de ramener les forces vitales et de rappeler la chaleur à la périphérie par des applications d'étoffes chauffées, de cataplasmes fortement sinapisés sur les pieds, les jambes, les cuisses et le ventre. Il rubéfit la région épigastrique avec un liniment ammoniacal, donna successivement des potions avec les eaux distillées fragrantées, le sirop de kina, l'éther sulfurique, la teinture de castoréum, le sirop de vinaigre framboisé étendu d'eau. Tous ces moyens ont été insuffisants.

M. O..... fils a pris des boissons délayantes, des lavements émollients; plus tard des potions gommeuses éthérées, quelques-unes légèrement laudanisées; des lavements laxatifs, et ensuite préparés avec l'amidon, le jaune d'œuf, etc. Peu à peu des bouillons de poulet légers, de gruau d'avoine, ont eu pour but de réparer l'épuisement causé par les déjections.

M<sup>me</sup> O..... a été traitée par les adoucissants, les mucilagineux, les solutions gommeuses, les topiques émollients sur l'épigastre, de légers sinapismes, promenés sur les jambes, les pieds et les genoux.

Tels ont été aussi, avec quelques modifications, les soins donnés au petit garçon, qui, en ce moment, ne conserve de l'accident qu'un peu d'amaigrissement et de pâleur.

(*J. de la section de Médecine de la Société Académique de la Loire inférieure.*)

20. *Cas d'empoisonnement par l'opium, guéri avec l'emploi de la pompe dite à estomac*; par le docteur J. MABIT.

Le 17 mars dernier, vers les huit heures du matin, je fus mandé au château de Lescure, qui est à une distance d'une demi-lieue de la ville, pour aller soigner l'institutrice des enfants du propriétaire qui s'était empoisonnée, et se trouvait dans le plus grand danger; mais on ne put me dire de quel poison cette jeune personne, âgée de vingt-cinq à vingt-six ans, et d'un tempérament très-spasmodique, s'était servie. Dans cette ignorance, je fis prier M. Gavarrat, pharmacien de la famille, de venir se joindre à moi en apportant des réactifs et des antidotes. M. Arnozan, son associé, arriva en même temps que moi à Lescure. Il était muni des objets les plus nécessaires, mais déjà près de deux heures s'étaient écoulées depuis l'instant présumé de l'empoisonnement.

Nous sûmes bientôt que le poison ingéré était du laudanum liquide de Sydenham, apporté d'Angleterre et préparé selon la pharmacopée de Londres, qui prescrit un douzième d'opium relativement au liquide qui le contient, tandis que celui des pharmacies de France et d'Italie n'en reçoit qu'un seizième. La malade en avait avalé quatre onces et demie (153 grammes), et quatre ont souvent suffi pour donner la mort. Les livres de médecine sont pleins d'exemples qui disent qu'elle est survenue après l'ingestion d'une quantité bien plus faible. On a vu des personnes succomber pour en avoir pris un demi-gros qui équivaut à 2 grains d'opium, et la mort a eu lieu cinq à six heures après l'ingestion. Les médecins légistes nous répètent que l'opium est de tous les poisons celui dont l'absorption est la plus rapide, et qu'il tue même en laissant croire lors de l'autopsie, que toute la quantité ingérée était restée dans l'estomac.

Ces souvenirs peu encourageants n'étaient pas affaiblis par l'examen de la malade; elle était étendue dans son lit, couchée sur le dos et un peu penchée vers la droite. Elle était plongée dans un état d'assoupissement ou de stupeur profonde, interrompu par des mouvements convulsifs de tout le corps, et notamment des membres abdominaux. Sa face était pâle; les pupilles dilatées semblaient insensibles à l'action de la lumière; la mâchoire inférieure était fortement serrée contre la supérieure, il fallait beau-

coup d'effort pour les séparer; la respiration était peu distincte, le pouls petit et dur, la peau était chaude, mais sans transpiration.

Cet état, qui durait depuis plus d'une heure, était devenu à chaque instant plus inquiétant, malgré les soins les plus pressés depuis l'instant où l'empoisonnement avait été connu. On avait administré à la malade force café pur, force eau émétisée, beaucoup de suc de citron, et tout ce que pouvait suggérer le désir de la sauver. Rien n'avait réussi, aucun vomissement n'avait pu être provoqué.

J'étais venu muni de la pompe stomacale, perfectionnée par Weiss, si utilement employée par les médecins anglais et trop peu usitée ailleurs. Je me disposai à en faire usage; la malade fut assise sur son lit, M. Arnozon soutenait sa tête qu'il fixait sur sa poitrine; je plaçai entre les dents le *speculum oris*, ou ouvre-bouche, en bois, j'introduisis avec plus de facilité le tuyau œsophagien qui arriva promptement à l'estomac, et le réunis au corps de pompe que M. N. Johnston faisait fonctionner. En moins d'une minute, nous pûmes extraire de l'estomac, près de trois livres d'un liquide noirâtre qui exhalait une forte odeur de laudanum, mais n'avait rien de sanguinolent; bientôt nous en eûmes rempli près de quatre cuvettes que nous estimâmes à quinze livres (7 à 8 kilog.), et la pompe n'en fournit plus.

Néanmoins, je pensai que toute la substance léthifère n'était pas évacuée, et que quelques portions avaient pu être retenues dans les villosités de l'estomac. Il était important de les évacuer et sans rien déranger de la pompe; nous portâmes dans cet organe une grande quantité d'eau tiède, qui fut de suite extraite de l'estomac, et charriait une grande quantité de matières brunes; à mesure que cette opération avait lieu, l'eau provenant de l'estomac était plus claire, et nous continuâmes jusqu'à ce que cette eau sortit aussi claire que lorsqu'elle y avait été introduite.

Ce travail, ou fonctionnement de la pompe, dura près de vingt minutes, pendant lesquelles la malade ne donna aucun signe de douleur; je n'en observai que quand je sortis le tuyau œsophagien: alors la malade parla, dit qu'elle était bien soulagée, mais que sa tête était toujours embarrassée.

Je dus penser alors que quelques parties d'opium avaient dû passer dans le conduit intestinal, et me rappelant le sage conseil du professeur Orfila, pour décomposer les sels d'opium, je prescrivis l'emploi d'une forte décoction de noix de galle.

Je remarquai aussi que la langue était sèche, plus rouge sur les bords, lancéolée dans sa forme, et que ces symptômes devaient être aggravés par l'action incessante de ce dernier remède, et que je devais craindre une phlegmasie gastrique. Pour la prévenir, je crus inutile de prescrire des antiphlogistiques puissants, et je me contentai de conseiller les cataplasmes sur l'épigastre et les lavements acidulés. Je m'en tins à ces moyens simples, d'autant plus que le travail de la menstruation, suspendu depuis quel-

ques jours, peut-être seulement par l'effet débilitant des chagrins, reparut de suite après l'emploi de la pompe. J'exigeai une diète sévère, et dis de tenir la malade constamment éveillée, du moins autant que possible.

Vers la fin de ce même jour, la malade se trouva si bien de l'emploi de ces uniques moyens, qu'elle put avoir une longue conversation avec son directeur spirituel, M. l'abbé Henri, et que je pus affirmer à ce dernier qu'il n'était pas nécessaire d'administrer les derniers sacrements, ainsi qu'il en avait eu la pensée. En effet, à chaque heure la santé s'améliorait à vue d'œil; la malade sortit de son lit le lendemain et parut complètement guérie.

Je ne puis m'empêcher de croire que sans la soustraction complète du poison, nul autre traitement n'eût aussi bien opéré, la malade eût succombé à un empoisonnement suffisant pour tuer trente-six individus.

Ce fait incontestable me semble aussi prouver que la pompe stomacale peut rendre les plus grands services à l'humanité et à la science, que son emploi est urgent dans tous les cas d'empoisonnement, tant qu'il reste la moindre lueur de vie, et que ce moyen mécanique est le premier dont on doive conseiller l'usage dans tous ces funestes accidents, quel que soit le motif qui les ait provoqués.

L'emploi de cette pompe ou seringue n'expose à aucun des dangers trop réels de certains vomitifs dans plusieurs empoisonnements, et elle ne saurait être inefficace, comme ces remèdes le sont trop souvent, surtout alors que les malades refusent de boire ou repoussent les secours de l'art qui veut les conserver.

L'analogie dit quels services peut rendre, dans les cas d'ivresse, cette pompe, lorsque la vie peut être compromise par la quantité d'alcool qui surcharge l'estomac et réagit sur le cerveau. Elle doit introduire dans cet organe la substance nourricière que le pharynx paralysé refuse de lui envoyer. Elle doit également rendre les plus grands services dans les cas de mort apparente, où la puissance vitale, retranchée dans les replis les plus secrets de l'organisme, attend, pour se montrer, l'action de quelques stimulants arrivés dans l'estomac.

J'ose enfin espérer qu'on pourra utilement recourir à l'emploi de la pompe à estomac dans les cas si fâcheux d'empoisonnement par les champignons. Ces végétaux trompeurs ne produisent leur effet délétère que dans l'estomac, où ils ne parviennent que dans l'état de chyme ou de pâte plus ou moins broyée. Il est permis de croire qu'un liquide acidulé délayerait cette pâte toxique, que la pompe pourrait en soustraire une certaine quantité, en diminuerait ou retarderait au moins les funestes effets, et permettrait de tenter quelques essais qui perfectionneraient la thérapeutique de ces accidents si fréquents dans les départements méridionaux.

(Bulletin médical du Midi, mai.)

### III. ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

21. *Nouvelles recherches sur la membrane hymen et les caroncules hyménales*; par C. DEVILLIERS fils, docteur en médecine.

Il y a sans doute quelque témérité de la part d'un jeune praticien à s'avancer sur un terrain aussi rebattu que celui que je vais parcourir; mais les fréquentes occasions qui se sont offertes à moi d'examiner des individus du sexe féminin à tous les âges, m'ayant fait rencontrer des dispositions particulières dans la membrane hymen et les caroncules myrtiformes, m'ont engagé dans des recherches dont les résultats ne seront peut-être pas sans utilité pour les médecins légistes. Tant en ville que dans les hôpitaux, j'ai pu recueillir au delà de cent cinquante observations sur des personnes portant le signe physique de la virginité, et un grand nombre d'autres sur des femmes déflorées; j'ai insisté sur des faits qui avaient passé pour ainsi dire inaperçus jusqu'à ce jour, et dont on retrouve quelques-uns épars dans les auteurs anciens et modernes, tout en cherchant à en faire l'application à la médecine légale; enfin, je me suis efforcé de rendre mon travail aussi complet que possible, en l'accompagnant d'un assez grand nombre de figures peintes par moi-même d'après nature, et destinées à confirmer les faits que j'avance et à faciliter les descriptions.

Les limites de ce journal ne me permettant de reproduire ici qu'une partie des planches, je les compléterai en publiant à part cette monographie et en y ajoutant des notes importantes.

#### HYMEN.

*Historique.* — Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler d'abord succinctement les diverses opinions émises par des anatomistes justement célèbres, sur l'existence de l'hymen et les longues discussions qui se sont élevées à ce sujet. Ce coup d'œil rétrospectif aura pour but de confirmer quelques-uns des points que j'avance et de faire voir que d'autres ont à peu près échappé à l'observation.

Les anciens devaient admettre l'existence de l'hymen, quoique Hippocrate, Galien et même des disciples de l'école d'Alexandrie n'en aient laissé aucune description. Qu'on se rappelle, en effet, les passages de quelques auteurs latins et cette coutume que les Hébreux avaient consacrée dans les lois de Moïse (1), et qui obligeait de montrer aux vieillards les linges souillés de la nouvelle épouse, et permettait au mari de la répudier, si elle ne pouvait lui donner des preuves sanglantes de sa virginité (coutume que j'ai vue exister encore parmi les Juifs de la régence

d'Alger et qu'on retrouve chez certains autres peuples de l'Afrique et de l'Asie), et l'on ne devra pas douter qu'ils aient, non-seulement soupçonné, mais aussi constaté l'existence d'un obstacle particulier à l'orifice du vagin.

Suivant Portal (1), les Arabes ont parlé de l'hymen avec tant d'obscurité qu'il est difficile de déterminer s'ils l'ont admis; cependant Avicenne a laissé entendre qu'ils le croyaient composé de veines, et tout le monde sait actuellement que ce peuple comme tous les Orientaux, a toujours attaché un grand prix à ce signe de la virginité; aujourd'hui on peut en voir une preuve convaincante dans les artifices qu'emploient les marchands d'esclaves pour vendre comme vierges, aux riches Ottomans, des femmes qu'ils ont déjà livrées au poids de l'or à des chalands privilégiés.

Depuis le moyen âge les anatomistes se sont divisés d'opinion sur l'existence ou la non-existence de l'hymen, sans qu'on sache, dit Bichat, à quoi attribuer un semblable dissentiment.

Les uns ont nié positivement son existence et l'ont regardé comme un être chimérique ou un être de raison; Oribase, Soranus d'Éphèse, Stephanus, sont les premiers qui aient émis cette opinion que d'après eux bien des auteurs, et en particulier des auteurs français, ont soutenue pendant fort longtemps. Ainsi on a vu Varole douter de l'existence de l'hymen et ne le considérer que comme une adhérence des nymphes, Dulaurens comme une maladie organique, Palfyn, Ambroise Paré et de Graaf comme une disposition contre nature, et de Buffon comme un préjugé.

Les autres, en fort grand nombre, qui ont admis son existence, l'ont vu, décrit, et ont publié sur cet organe des observations nombreuses, des traités et des planches. C'est Vésale et non pas Riolan qui mérita de Haller le surnom de *restitutor hymenis*; ce grand anatomiste décrit en effet l'hymen sur une fille de 17 ans et sur une autre de 26. Riolan l'a vu sur un sujet de 14 ans, Smellie sur un de 15, Kulm sur un de 16, Wolf de 18, Diemerbroeck de 20, Garengeot de 24, Verheyen de 25, Morgagni chez des adultes, Guttermann chez les quinquagénaires, Tabarrani chez de vieilles femmes (2), etc., etc. Parmi ceux qui sont plus modernes, il faut citer Gavard (3), qui a fait des recherches spéciales à ce sujet et l'a trouvé chez des fœtus, des enfants nouveau-nés, des filles de 25 à 25 ans, chez une de 30, Bennack qui l'a vu chez une de 60 ans, et M. Orfila chez plus de 200 sujets. M. Al. Devergie qui l'a toujours rencontré chez les enfants nouveau-nés et chez des filles d'âges différents, dont une avait 63 et l'autre 72 ans. Enfin, Osiander, Desault, Cuvier, Bichat, Meckel, Boyer, Fodéré, Hipp. et J. Cloquet, etc., etc., admettent l'existence de l'hymen, les uns comme

(1) Tables chronologiques d'anatomie et de chirurgie.

(2) Portal, ouvrage cité.

(3) Traité de Splanchnologie, p. 513.

(1) Deuteronomie, chap. 22.